

128.575

L'OPÉRA A LA COUR,

OPÉRA-COMIQUE EN QUATRE PARTIES,

PAROLES DE MM. SCRIBE ET DE SAINT-GEORGES,

MUSIQUE ARRANGÉE PAR MM. GRISAR ET A. BOIELDIEU,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique,
le 16 juillet 1840.

DISTRIBUTION :

LE PRINCE ERNEST.....	M. ROGER.
LE DUC DE WALDEMAR.....	M. MASSET.
LE COMTE MAGNUS.....	M. BOTELLI.
M. DE BAMBERG, gouverneur du prince Ernest.....	M. CHOLLET.
CORNÉLIUS, maître de chapelle du Grand-Duc.....	M RICQUIER.
LE GRAND-DUC.....	M. HENRI.
LA PRINCESSE AMÉLIE, fille du Grand-Duc.....	M ^{me} EUGÉNIE GARCIA.
M ^{lle} MINA DE BARNHEIM, première demoiselle d'honneur de la princesse.	M ^{me} HENRI POTIER.

La scène se passe à la cour du Grand-Duc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement du palais du Grand-Duc.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, à droite de l'acteur, LA PRINCESSE AMÉLIE est occupée à broder; près d'elle, LE COMTE MAGNUS et LE DUC DE WALDEMAR; à gauche MINA; près d'elle, ERNEST et BAMBERG.

INTRODUCTION.

MAGNUS et WALDEMAR, à la Princesse.

S'il vous était possible
De lire dans mon cœur,
De votre âme insensible
S'éteindrait la rigueur !..

MINA, à Ernest, à demi-voix.

Lorsque vos deux rivaux font assaut de tendresse

Auprès de la Princesse,

Vous qui, comme eux, prétendez à sa fol...

Vous vous taisez !..

BAMBERG.

Vous, mon Prince, et pourquoi ?

ERNEST, avec humeur.

Moi, je ne sais qu'aimer et ne sais pas le dire...

MINA.

C'est un tort !..

BAMBERG.

Et ça m'en fait à moi, Monseigneur,

Moi, votre professeur et votre gouverneur...

Qui devrait vous apprendre à parler.

ERNEST.

Je ne l'ose.

MINA.

On se déclare en vers, Monseigneur, comme en prose;
Et si j'étais de vous, moi, j'aurais proposé
Ces séguldilles espagnoles,
Ce bel air sur lequel vous avez composé,
Tantôt, d'amoureuses paroles.

ERNEST.

Non, non, jamais, je ne l'aurais osé.

ENSEMBLE.

ERNEST.

Non! il m'est impossible
De vaincre sa froideur,
Et son cœur insensible
Rirait de ma douleur.

MINA et BAMBERG.

Il n'est pas impossible
De vaincre sa rigueur,
Et la plus insensible
N'a-t-elle pas un cœur.

AMÉLIE, souriant, à Magnus et à Waldemar.

Non! il n'est pas possible
D'adoucir mes rigueurs,
Et mon cœur inflexible
Se rit de vos douleurs.

MAGNUS et WALDEMAR.

S'il vous était possible
De lire dans mon cœur...
De votre âme insensible
S'éteindrait la rigueur!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE GRAND-DUC, CORNÉLIUS.

C'est le Grand-Duc!

AMÉLIE, se levant et allant à lui.

Mon père!

BAMBERG.

Et son ami fidèle,
Maitre Cornélius, son maitre de chapelle.

MINA, à demi-voix.

Qui nous enseigne ici la musique.

BAMBERG.

En ce cas,
Il a l'art d'enseigner ce qu'il ne connaît pas.

MINA, souriant.

Quel blasphème!..

LE GRAND-DUC, à Magnus et à Waldemar.

Bonjour, Duc! et vous, noble Comte,
Pour la chasse, tantôt, ici, sur vous je compte.

(S'adressant à Amélie, dont il prend la main.)

Long-temps je te laissai maitresse de ton choix,
Ma fille; mais, enfin, il faut qu'on se prononce...
Aujourd'hui, je le veux.

MAGNUS, s'inclinant.

Et quels que soient nos droits...

WALDEMAR.

Chacun, avec respect, attend votre réponse.

AMÉLIE, se tournant vers Cornélius.

Maitre Cornélius, n'est-ce pas le moment
De ma leçon de musique?..

CORNÉLIUS.

Oui, vraiment.

MAGNUS.

Nous est-il permis de rester?..

AMÉLIE.

Sans doute...

(A Cornélius.)

Que dirons-nous?..

CORNÉLIUS.

Quelque air de moi...

LE GRAND-DUC, s'asseyant au milieu du théâtre, dans un fauteuil.

J'écoute.

J'adore sa musique... il n'est rien de pareil...
Elle me raffraichit, me calme, me délasse...
Et me procure seule un doux et bon sommeil,
Que je ne puis trouver... pas même après la chasse.

CORNÉLIUS, s'inclinant.

C'est trop d'honneur.

LE GRAND-DUC.

Voilà bientôt dix ans

Qu'il a ce privilège...

MINA.

Exclusif.

CORNÉLIUS.

Je m'applique

A le garder toujours... car, en fait de musique,
(A part.)

On n'entend que la mienne.

AMÉLIE, à Cornélius.

Et bien! je vous attends.

CORNÉLIUS, montrant à Mina desapiers qui sont sur la table.
Vous n'avez qu'à choisir... prenez un de mes airs.

(Mina prend un papier sur la table, le montre à Ernest, puis le remet à Amélie.)

ERNEST, bas à Mina.

O ciel! que faites-vous?..

MINA, de même.

Elle entendra vos vers!..

AMÉLIE.

PREMIER COUPLÉT

Nisida, la cruelle,
Rit des vœux
Amoureux,
Et Giuseppe près d'elle
Se mourait
Et chantait :« Je n'ose te le dire,
» Et pour toi, chaque jour,
» En secret je soupire
» Et je me meurs d'amour. »Mais la beauté trop sévère
Lui répondit : « Pour me plaire,
» Il faut souffrir et se taire!.. »Et dans sa peine, hélas! le pauvre amant,
A ses rivaux, s'en allait chantant :« Nisida, la cruelle,
» Rit des vœux
» Amoureux,
» Et soupire pour elle
» C'est languir
» Et mourir!.. »

ENSEMBLE.

D'une beauté cruelle,
Redoutez la rigueur;
Mieux vaut vivre loin d'elle,
Que mourir de douleur!..

AMÉLIE.

DEUXIÈME COUPLÉT.

De ton indifférence,
Je pourrais me venger!..
Pour guérir ma souffrance,
Je fais vœu de changer.
Je sais une autre belle,
Jeune blonde aux yeux bleus,
Qui, pour moi, moins cruelle,
Accueillera mes vœux!Et la beauté si sévère
Lui dit : « Eh bien! allez plaire
» A cette jeune bergère!.. »

Mais son amant qui l'entend et frémit...

Loin d'obéir, hélas! lui répondit :

« Nisida, la cruelle,
» Rit des vœux
» Amoureux,
» Et soupire pour elle
» C'est languir
» Et mourir!.. »

ENSEMBLE.

D'une beauté cruelle,
Redoutez la rigueur;
Mieux vaut vivre loin d'elle,
Que mourir de douleur!..

LE GRAND-DUC, à Cornélius, qui semble lui demander son avis.

Vous vous gâtez, maitre Cornélius,
Et je ne vous reconnais plus...

CORNÉLIUS, suffoqué.

Comment donc, Monseigneur!

LE GRAND-DUC.

Méthode détestable !

Cet air joyeux et sautillant
Ne m'aura pas permis de dormir un instant ;
Je ne veux plus rien de semblable.

CORNÉLIUS, troublé.

J'avais fait cet air-là , je ne sais pas comment !..
C'est un moment d'erreur !.. aussi je me conforme
A vos sages avis.

LE GRAND-DUC.

Voyez-vous, en fait d'air,

Et quand il ne faut pas que je dorme ,
Je n'en connais qu'un seul ; qui , d'un chasseur expert
Doit exciter la louange et l'estime,
C'est un vieil air français, que je trouve sublime,
Celui du bon roi Dagobert.

Le bon roi Dagobert,

Était un chasseur encor vert.

MINA et AMÉLIE.

Le grand saint Éloi,
Ministre du roi...

ENSEMBLE.

Tra, la, la, la, la,
Tra, la, la, la,
La, la, la.

TOUS, au Grand-Duc, en riant.

Ah ! c'est charmant !

C'est ravissant !

Je suis de votre sentiment !

Oui ! c'est charmant !

LE GRAND-DUC.

A tantôt, Messieurs !..

AMÉLIE.

Maître Cornélius, j'aurais à vous parler.

CORNÉLIUS.

Je suis aux ordres de mon écolière.

(Le Grand-Duc sort par la droite avec Cornélius,
Amélie va pour les suivre, Ernest s'approche
d'elle, elle lui fait une froide révérence, puis elle
sort en faisant un salut gracieux à Magnus et à
Waldemar, qui s'éloigne par le fond.)

SCÈNE III.

ERNEST, BAMBERG, MINA.

ERNEST, à Bamberg.

C'est aujourd'hui qu'elle doit faire connaître
celui de nous qu'elle préfère... et tu le vois,
tous les saluts gracieux sont pour mes rivaux...
à peine laisse-t-elle tomber un regard sur moi...

BAMBERG.

Je n'ai jamais prétendu que les princesses
n'eussent pas de caprices !..

MINA.

Et pourquoi, s'il vous plaît, n'en auraient-elles pas ?

BAMBERG.

Les demoiselles d'honneur en ont bien... et
voici M^{lle} Mina de Barnheim, qui chaque jour
met à l'épreuve la philosophie de votre gouverneur...

ERNEST, avec dépit.

Ah ! tu as de la philosophie !.. tu es bien heu-

reux... moi je n'en ai pas... aussi, dès aujourd'hui je quitte la cour et la princesse.

MINA.

Vous ne l'aimez donc pas ?..

ERNEST.

Plus que jamais !..

BAMBERG.

Voilà pourquoi il s'en va ?

MINA.

Ce n'est pas le moyen d'arriver !.. à la cour, il faut de la patience.

ERNEST.

Je n'en ai plus, j'y renonce.

MINA.

Quand toutes les chances étaient pour vous..

ERNEST, vivement.

Est-il possible ?

BAMBERG.

C'est ce que je ne cesse de vous dire.

MINA.

Ce départ ruinerait toutes vos espérances.

BAMBERG.

Et les miennes ! il faut que son Altesse soit mariée... il le faut !.. ma fortune en dépend... son auguste père qui a toute confiance en moi, m'a dit : « M. de Bamberg, vous avez appris à » mon fils, ce qui est nécessaire à un prince... » — Monseigneur, je lui ai appris tout ce que » je savais : la danse, l'équitation, l'éloquence » et le cornet à piston... — Il faut plus encore... » il faut que vous lui donniez une femme... il y » a présentement en Allemagne trois princesses » qui lui conviennent... aidez-le à choisir... s'il » revient marié, je vous donne vingt mille florins de pension, sans compter trois cordons » et deux croix par-dessus le marché... mais si » mon fils reste célibataire, comme ce sera l'effet de vos mauvais conseils... je vous fais enfermer !.. »

MINA.

O ciel !..

BAMBERG.

Il y va de ma liberté.

MINA.

Si son Altesse ne perd pas la sienne !..

BAMBERG.

Et c'est bien le prince le plus difficile à gouverner et à marier...

ERNEST, d'un ton de reproche.

Bamberg !..

BAMBERG, s'inclinant.

Pardon, mon prince !.. (A Mina.) Je m'en rapporte à vous-même... la première de nos prétendues, la princesse Brigitte, accueillait notre recherche de la manière la plus favorable... j'étais enchanté... Monseigneur ne l'était pas... elle était trop dévote, trop mystique... ne sortait pas de son oratoire... nous en primes congé un dimanche avant le sermon... La princesse Catherine, la seconde, était un esprit fort qui lisait Voltaire, Jean-Jacques et Georges Sand... j'étais ravi, et Monseigneur indigné... scandalisé... vous conviendrez que c'est terrible... de deux en aimerez-vous une ? nullement !.. Monseigneur se met en adorer une troisième... et laquelle ?.. celle qui dédaigne tous les partis et ne veut pas se marier... voilà où nous en sommes... c'est à se désespérer !..

MINA.

Pas encore!..

ERNEST.

Je n'ai cependant pu obtenir d'Amélie un seul aveu!..

MINA.

Vos deux rivaux n'en ont pas obtenu davantage... et je sais, moi, sa première demoiselle d'honneur, que plusieurs fois elle parlé de vous avec intérêt...

ERNEST, avec joie.

Ah! s'il était vrai!..

MINA.

J'étais là... elle a même ajouté avec un soupir : ah ! quel dommage!..

ERNEST.

Quel dommage!..

BAMBERG.

Quoi?

MINA.

C'est ce que j'ai demandé... et sans avoir l'air de m'entendre, Son Altesse a ajouté lentement : Quel dommage qu'il ne soit pas ce que j'ai rêvé.

ERNEST.

Et qu'a-t-elle rêvé?

BAMBERG.

Il faudrait le savoir!..

MINA.

Voilà justement ce que j'ignore...

ERNEST.

Et qui donc serait plus instruit?

MINA.

Personne!..

BAMBERG.

C'est juste!.. quand on n'a pas confiance en sa demoiselle d'honneur, c'est comme si vous vous cachiez de moi, votre précepteur, votre gouverneur et votre serviteur!.. il n'y aurait plus d'espoir!..

MINA.

Peut-être, cependant!..

ERNEST.

Comment cela?

MINA.

Il y a quelqu'un ici qui jouit près d'elle et près du Grand-Duc, d'un crédit illimité.

BAMBERG.

Et qui donc?

MINA.

Cornélius, son maître de musique.

BAMBERG.

Un intrigant et un sot!..

MINA.

Deux raisons pour parvenir!..

ERNEST.

Mais il ne sait rien!..

MINA.

Il a su gagner, et mieux encore conserver la faveur du maître... la princesse le consulte... ils ont des conférences mystérieuses... dans ce moment encore...

ERNEST.

Tu crois qu'il possède son secret?

MINA.

Je le parierais!..

BAMBERG.

Et pour le faire parler?..

MINA.

Il n'y a peut-être qu'une personne... et c'est moi...

ERNEST, vivement.

Ah! ma fortune et ma vie!..

BAMBERG.

Moi de même... ma pension, mes cordons et mes croix... je mets tout à vos pieds, ainsi que mon amour... car je vous aime, vous le savez...

ERNEST.

Je l'atteste!.. et la preuve... c'est qu'il est jaloux... jaloux comme un tigre.

MINA.

C'est bien!.. ou plutôt, c'est mal!.. dans ce moment, du moins... car pour réussir, il me faut séduire maître Cornélius...

BAMBERG.

Je m'y oppose!..

MINA.

C'est déjà fait!..

BAMBERG.

Quoi! cette vieille double-croche ôserait vous aimer?..

MINA.

Depuis long-temps!.. et pourquoi pas?.. la musique est le chemin du cœur!..

BAMBERG.

Pas la sienne!..

MINA, regardant à droite.

Le voici!.. éloignez-vous!..

BAMBERG.

M'éloigner!..

ERNEST.

Eh! oui, sans doute... il le faut!

BAMBERG.

Je ne veux pas!..

ERNEST, haut, devant Cornélius qui entre.

Je vais chez le Grand-Duc... M. de Bamberg, suivez-moi!..

BAMBERG.

Oui, monseigneur... (Bas à Mina.) Ne lui plaisez pas trop...

MINA, souriant.

Je tâcherai!..

(Ernest et Bamberg sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

MINA, CORNÉLIUS.

CORNÉLIUS.

A quoi pensais M^{lle} de Barnheim?..

MINA.

Je ne vous ferai pas la même demande... vous ne répondez pas!

CORNÉLIUS.

Si vraiment!

MINA.

Alors, vous mentiriez!..

CORNÉLIUS.

Jamais, avec vous!.. mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... c'est de l'objet qui tout à l'heure vous occupait.

MINA.

Vous serez discret?..

CORNÉLIUS.

Toujours!..

MINA.
Eh bien! la personne qui m'occupait... c'é-
tait vous...

CORNÉLIUS.
Est-il possible!..

MINA.
Je réfléchissais... car je réfléchis quelque fois;
et je me disais : Maître Cornélius veut me trom-
per...

CORNÉLIUS.
Moi!..

MINA.
Oui... il y a ici quelqu'un qui veut tromper
l'autre... vous balbutiez... vous hésitez... vous
avez des projets!..

CORNÉLIUS.
Par exemple!..

MINA.
PREMIER COUPLÉ.

Non, monsieur; en vain
Vous cachez votre dessein...
J'y vois clair, je voi
Vos projets sur moi!..
Dans les salons de Son Altesse
Vous vous placez à mes côtés,
Dans les concerts, à mol s'adresse
La romance que vous chantez!..
Vous n'y prenez pas garde,
Mais on tient des propos...
Quand votre œil me regarde
Vous chantez toujours faux!..
Non, monsieur, en vain
Vous cachez votre dessein!..
J'y vois clair... je voi
Vos projets sur moi!..

DEUXIÈME COUPLÉ.

Monsieur voudrait me compromettre,
Il balbutie en me parlant,
Il ose même se permettre
De rougir et d'être tremblant...
Tout prouve qu'il m'adore,
Tout le fait croire... eh bien!
Jusqu'à présent encore,
Il ne m'en a dit rien...

(Geste de Cornélius.)
Non, non, non... en vain
Je connais votre dessein...
J'y vois clair... j'y voi
Vos projets sur moi!..

CORNÉLIUS.
Si je n'ai pas parlé... c'est que je n'osais pas...
vous aviez toujours un air railleur qui me fai-
sait perdre la mesure... et vous n'avez jamais
voulu me comprendre...

MINA, gravement.
Une demoiselle d'honneur ne comprend que
les déclarations positives et légales... et vous ne
m'avez jamais demandée en mariage!

CORNÉLIUS.
C'était mon seul vœu, mon seul désir... bien
plus, cela assurait mon avenir et mes intérêts...
MINA.

En vérité!..

CORNÉLIUS.
Mais je vous connais... vous m'auriez refusé.

MINA, avec coquetterie.
Qu'en savez-vous?.. on demande toujours!

CORNÉLIUS.

Eh bien! charmante Mina... si je vous offrais
mon cœur, ma main et ma fortune, que diriez-
vous!..

MINA.
Je dirais : non!..

CORNÉLIUS.
O ciel!..

MINA, d'un ton de reproche.
Pour vous apprendre.

CORNÉLIUS.
Mais vous vous laisseriez fléchir!..

MINA, baissant les yeux.
C'est possible!.. après quelques mois d'é-
preuves... si j'étais bien sûre de vos sentimens
et du consentement de la Princesse...

CORNÉLIUS, avec joie.
Elle consentira!..

MINA.
Et si d'ailleurs votre avenir, votre position à
la cour...

CORNÉLIUS.
Superbe!.. depuis dix ans premier maître de
chapelle, premier compositeur... homme de ta-
lent... homme de génie!..

MINA.
Et si des rivaux plus heureux...

CORNÉLIUS.
Impossible!... j'ai pris mes précautions....
voyez-vous, Mina, nous sommes de véritables
artistes... nous ne sommes pas comme ces com-
positeurs français ou italiens qui se déchirent
entre eux... nous autres Allemands ne sommes
ni envieux, ni jaloux... et pourvu, par exemple,
qu'on nous laisse seuls, nous n'irons jamais at-
taquer nos confrères... ici, vous le voyez... ja-
mais d'intrigues ni de cabales, tous les ouvrages
réussissent...
MINA.

C'est vrai!

CORNÉLIUS.
Pourquoi?... parce que j'ai eu soin de fermer
la lice à tous ces esprits remuans et brouillons
qui dans ce moment font du bruit en Europe...
qu'ils en fassent ailleurs... mais pas ici... j'ai
voulu que cette petite principauté restât calme
et paisible au milieu de la tempête... j'ai voulu
que l'orage des trombones, des grosses caisses
et des renommées importunes ne parvint point
jusqu'à elle...
MINA.

C'était difficile!..

CORNÉLIUS.
Et pourtant, j'en suis venu à bout...

MINA.
Comment cela?

CORNÉLIUS.
En imitant Napoléon et son système continen-
tal... j'ai établi pour les opéras étrangers, une
ligne de douanes des plus actives... toutes les
partitions, duos, trios, quintettes de fabrications
étrangères sont impitoyablement arrêtées aux
limites de ce petit duché que j'ai déclaré en état
de blocus musical.

MINA.
Et le Grand-Duc?

CORNÉLIUS.
C'est par ses ordres!.. il ne se connaît pas en

musique et ne veut que la mienne... je lui ai persuadé que toutes les autres étaient dangereuses, perturbatrices et révolutionnaires... témoin la *Marseillaise*, la *Parisienne* et la *Muette de Portici* qui causé la révolution de Belgique.

MINA.

C'est donc cela que depuis dix ans, depuis que vous êtes maître de chapelle... nous n'avons pas entendu un opéra nouveau.

CORNÉLIUS.

Ils sont tous à la frontière... au lazaret... une quarantaine perpétuelle... de plus, et par prudence, j'ai étendu la mesure à mes confrères... les compositeurs qui seraient tentés de voyager.

MINA.

Ils n'entrent point dans ce duché ?

CORNÉLIUS.

Si vraiment !, c'est l'ordre du Grand-Duc... ils peuvent entrer... avec un passeport signé de ma main... et je n'en signe jamais !

MINA.

Je comprends alors que vous régniez seul et sans partage.

CORNÉLIUS.

C'est le seul moyen... du reste, personne ne se plaint... ma lyre suffit à la consommation musicale du pays... j'ai calmé tous les mécontents, endormi tous les partis... le Grand-Duc s'est fait à mes partitions... sa fille a eu plus de peine... et quoique élevée par moi... quoique formée par mes soins... elle a un instinct musical, qui lui fait soupçonner possible, une autre musique que la mienne.

MINA.

Il serait vrai !..

CORNÉLIUS.

Oui... elle me parlait l'autre jour, d'inspiration, de génie... je ne sais pas qui lui donne de ces idées-là... mais il faudrait, dans notre intérêt, les empêcher de se développer.

MINA.

C'est que des idées, il est difficile de les faire arrêter par la douane... d'autant que la princesse en a beaucoup... (D'un air de mystère.) et d'assez singulières... d'assez extravagantes !...

CORNÉLIUS, de même.

Ah ! vous savez !..

MINA.

Avec moi, sa demoiselle d'honneur, c'est comme avec vous.

CORNÉLIUS.

Elle pense tout haut !

MINA.

Et si je vous disais ce qu'elle a rêvé pour son mariage !..

CORNÉLIUS.

Silence !.. je croyais qu'il n'y avait que moi au monde dans son secret !..

MINA, d'un air tendre.

Oh ! vous et moi, maintenant.

CORNÉLIUS.

C'est tout un !

MINA.

Comme vous dites... et nous pouvons causer sans crainte... Que pensez-vous de cette idée ?

CORNÉLIUS.

Laquelle ?

MINA.

Celle dont nous parlions tout à l'heure...

CORNÉLIUS.

L'idée qu'elle a de n'épouser qu'un homme de talent... un artiste.

MINA, à part, avec joie.

Ah ! c'est cela !.. (Haut.) Justement.

CORNÉLIUS.

Je pense qu'il faut la lui laisser... attendu qu'elle nous est favorable !.. ce qui la désole, c'est son existence d'apparat et d'étiquette qui continuera encore avec un grand seigneur qu'elle épousera... mais la vie aventureuse, la gloire, le malheur, la misère même !.. les beaux-arts et une mansarde... voilà ce qui lui sourit... voilà ce qu'elle a rêvé !.. et ce qui peut nous servir... mais, adieu ! je me rends près de Monseigneur qui ma fait demander pour midi...

MINA.

Et vous restez là à causer !

CORNÉLIUS.

J'oublie tout auprès de vous... (A part, regardant sa montre.) J'ai encore un quart d'heure... (Haut.) Adieu, ma toute belle... adieu !

(Il sort par la droite.)

SCÈNE V.

MINA, seule ; puis BAMBERG.

MINA.

Voilà donc ce grand secret !.. une princesse qui aspire à être artiste !.. je crois bien... elle n'est pas difficile !.. (Apercevant Bamberg qui sort d'une porte à gauche.) Ah ! vous voilà !.. venez vite.

BAMBERG.

Je sais tout !..

MINA.

Comment cela ?..

BAMBERG.

Croyez-vous donc que je n'ai pas écouté !.. cela m'intéressait trop vivement... et le commencement de votre conversation...

MINA, riant.

Était effrayant...

BAMBERG.

Pour moi !

MINA.

Et pour votre maître !.. Vous savez ce qu'on exige de lui !.. est-ce un génie ?..

BAMBERG.

C'est moi qui l'ai élevé !.. un garçon de mérite, je m'en vante !.. mais du génie... si on m'avait prévenu d'avance... si j'avais su que ce fût nécessaire à un prince pour se marier !..

MINA.

Enfin, monsieur, est-il musicien ?..

BAMBERG.

Tout au plus ! moi qui sais par cœur la musique ancienne et nouvelle, moi l'admirateur de tous les grands maîtres morts et vivans... je suis censé lui avoir appris le cor anglais... le bruit en a couru... mais personne ne peut se vanter de nous avoir jamais entendu exécuter le moindre concerto, et pour bonnes raisons.

MINA.

Silence !... c'est la princesse !..

BAMBERG.
Que faire ?.. c'est aujourd'hui... c'est ce soir qu'elle doit déclarer son choix.

MINA.
Il n'y a plus d'espoir !..

BAMBERG.
Il n'y a plus d'espoir ?.. alors, nous ne risquons rien, et je me charge de tout !..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, à Bamberg, qui la salue respectueusement en prenant un air triste.

Eh ! mon Dieu, M. de Bamberg, quel air sombre et mélancolique ! qu'avez-vous donc ?

BAMBERG, avec un soupir.
Rien, Madame !

AMÉLIE.
Voilà pourtant un soupir qui atteste un profond désespoir... et je vais en accuser Mina, qui n'en fait jamais d'autres !..

MINA.
Moi, Madame !

AMÉLIE, à Bamberg.
Puis-je offrir ma médiation ?

BAMBERG.
Il ne faudrait pas moins qu'un pareil appui, pour me sauver et me rendre les bonnes grâces de mon maître, qui vient de s'emporter contre moi.

AMÉLIE, vivement.

Quoi ! le prince Ernest, que je croyais d'un caractère si doux et si facile...

BAMBERG.
Lui, Madame ? Vous ne le connaissez pas... c'est la bonté, l'amabilité même avec tout le monde... excepté avec moi... parce que moi, son gouverneur, moi, investi de la confiance de son père... je suis obligé de combattre ses défauts et ses mauvais penchans.

AMÉLIE.
Que me dites-vous là ?

MINA, à Bamberg.
Y pensez-vous ?

BAMBERG.
Oui, certes !.. et ce n'est pas sans motifs que je parle ainsi.

AMÉLIE.
Achevez... achevez, de grâce ! le prince aurait des défauts ?..

BAMBERG.
Incorrigibles !

AMÉLIE.
Est-ce qu'il aimerait le jeu ?

BAMBERG.
Il le déteste... il n'a jamais joué de sa vie.

MINA, à part, riant.
Pas même du cor anglais.

AMÉLIE.
Il est donc fier, orgueilleux ?

BAMBERG.
Quand il parle de vous !

AMÉLIE.
Il a donc de l'ambition ?

BAMBERG.
Celle de vous plaire... je ne lui en connais pas d'autres.

AMÉLIE.
Mais alors, que lui reproche-t-on, et que fait-il donc ?

BAMBERG.
Ce qu'il fait, Madame ?.. Le désespoir de son père et le mien, par les goûts les plus singuliers... les plus bizarres pour un prince.

AMÉLIE.
Est-il possible !

BAMBERG.
Il oublie son rang, sa naissance, ses aïeux, pour s'abaisser à la profession... je dirai presque au métier d'artiste.

AMÉLIE.
Lui ?..

BAMBERG.
En secret, Madame... en secret... Ne le croyez pas plus coupable qu'il n'est... personne ne s'en est jamais douté... et si ce n'est son père et moi, témoins de ses folies, de ses extravagances musicales...

AMÉLIE.
Comment ?

BAMBERG.
Oui, Madame, il compose... il compose lui-même... lui... un prince !.. Voilà le secret que nous voudrions cacher au monde entier. En vain, avant son départ, son père lui avait fait jurer de renoncer à jamais à cette déplorable manie... il persiste.

AMÉLIE.
En vérité !..

BAMBERG.
C'est plus fort que lui... c'est comme un démon qui l'entraîne.

AMÉLIE, vivement.
Je conçois.

BAMBERG.
Et, tout à l'heure encore, je l'ai surpris griffonnant une cavatine.

AMÉLIE, avec joie.
S'il était vrai !..

BAMBERG.
Qu'il a déchirée à mon aspect... Mais je l'avais vue... je l'avais vue, j'en suis sûr... et, alors, avec tout le respect que je lui dois, j'en suis emporté : je lui ai parlé de son père... de sa promesse. Il m'a répondu en prince... il m'a envoyé promener, m'a défendu de le revoir, et s'est éloigné en fredonnant la strette de son infernale cavatine. Voilà l'exacte vérité... et vous comprenez, Madame, que si vous ne prenez pas ma défense...

AMÉLIE.
Oui, oui... comptez sur moi... Mais, dites-moi, c'est donc depuis quelque temps qu'il a ces idées-là ?

BAMBERG.
Il les a toujours eues... c'est une fièvre... un délire qui ne le quitte pas... et je ne saurais vous dire le nombre de partifions qu'il a déjà composées... incognito !.. Enfin, Madame, j'en rougis pour lui et je ne sais comment vous l'avouer... un opéra tous les mois... en secret, toujours en secret. Et si je vous confie le sien...

c'est à la condition que vous aurez l'air de l'igno-
rer... que vous ne lui en parlerez jamais ; car,
alors, je serais perdu, et je n'aurais plus qu'à
me brûler la cervelle.

AMÉLIE.

Ne craignez rien... le voici !

MINA, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est trop tôt...

BAMBERG, de même.

Lui qui ne sait rien !..

AMÉLIE, à Bamberg.

Il a l'air rêveur !

BAMBERG, à la princesse.

Encore sa cavatine qui l'occupe !

SCÈNE VII.

ERNEST, venant du fond à droite et traversant le
théâtre en rêvant ; BAMBERG sur le devant, à
gauche ; AMÉLIE à droite et près d'elle ; MINA.

AMÉLIE, à Mina, à demi-voix.

Dis-lui que je voudrais lui parler !

(Elle descend sur l'avant-scène, à droite. Pendant ce
temps, Mina a passé au fond du théâtre, près
d'Ernest, qui se trouve entre Bamberg et Mina.)

MINA, à Ernest.

Monseigneur !

ERNEST.

Qu'est-ce donc ?

MINA, à demi-voix.

Votre cause est gagnée.

BAMBERG, de même.

Si vous voulez...

ERNEST, étonné.

Que faut-il faire ?

MINA, à demi-voix.

Dire comme nous.

BAMBERG, de même.

Et ne jamais nous démentir.

(Ernest s'approche d'Amélie, qu'il salue.)

AMÉLIE.

Je sais, Monseigneur, que vous vous êtes em-
porté, ce matin, contre M. de Bamberg, votre
gouverneur.

ERNEST, surpris.

Moi, Madame ?.. (Il aperçoit les gestes de Mina
et de Bamberg, qui lui font signe de dire oui.) Je
ne dis pas non... mais.

AMÉLIE.

Je ne vous demande pas pour quel motif...
je vous prie seulement, et à ma recommanda-
tion, de lui rendre vos bonnes grâces.

ERNEST.

Je ne sais si je dois... (Regardant Bamberg et
Mina, qui lui font un signe affirmatif, il tend la
main à Bamberg.) Bamberg !

BAMBERG, serrant la main d'Ernest.

Ah ! mon prince... c'est trop de bontés !

AMÉLIE à Ernest.

Je vous en remercie... et vous avez eu rai-
son de pardonner ; car, malgré ses torts, c'est
un fidèle serviteur qui vous est dévoué... et
même le mal qu'il m'a dit de vous...

ERNEST.

Il aurait osé !..

AMÉLIE.

Oui... Et cela ne vous a pas desservi... au

contraire... peut-être même, si vous aviez eu
plus de franchise... si vous m'aviez avoué la vé-
rité...

ERNEST, avec chaleur.

Ah ! ne l'aviez-vous pas devinée !.. Ne saviez-
vous pas que je vous aime !.. Et s'il faut aujourd-
d'hui me voir préférer un rival... il ne vous ob-
tiendra, du moins, qu'au prix de mon sang !

AMÉLIE, vivement.

Ah ! cela n'ira pas là, je l'espère... je tâche-
rai du moins que mon choix ne vous coûte pas
aussi cher.

ERNEST, avec joie.

Que dites-vous ?

AMÉLIE.

Il ne vous appartient pas de blâmer les per-
sonnes réservées et mystérieuses... vous qui dé-
robez à tous les yeux de bien autres secrets.

ERNEST.

Moi, Madame !.. Je puis vous attester...

AMÉLIE, vivement.

On m'a tout dit... on vous a trahi !

ERNEST, regardant Mina et Bamberg.

Ah ! l'on m'a trahi !

BAMBERG.

Oui, Monseigneur. J'ai avoué, à mon grand
regret, votre amour, votre passion... votre fa-
natisme pour la musique... (A demi-voix.) C'est
le seul moyen de lui plaire.

MINA.

Et maintenant vous ne pouvez plus le nier.

ERNEST.

Je conviens qu'en effet...

AMÉLIE.

A la bonne heure !.. Me voilà dans votre con-
fiance, et je n'en abuserai pas... mais cepen-
dant j'ai un projet qui me rendrait bien heu-
reuse... et qu'il ne tiendrait qu'à vous d'accom-
plir.

ERNEST.

Ah ! parlez, Madame... parlez !

AMÉLIE.

C'est un homme de talent que Cornélius, mon
maître de musique ; tout le monde l'affirme, et
lui aussi. Ses opéras sont fort beaux ; mais ils
sont tous de lui... et, une fois par hasard, je
voudrais en entendre un autre... un de vous,
par exemple.

ERNEST, stupéfait.

De moi, Madame ?

AMÉLIE.

Que vous composeriez ici... exprès pour moi.

ERNEST.

Y pensez-vous !.. Moi, qui jamais de ma vie...

AMÉLIE.

Je sais ce que vous allez m'objecter... les re-
proches, la colère de votre père, si cela se sa-
vait ; mais cela ne se saura pas... ce sera un
secret pour tout le monde, excepté pour moi
seule.

ERNEST.

Écoutez-moi, de grâce !

AMÉLIE.

Cet ouvrage, composé par vous, paraîtra sous
le nom d'un ami discret, qui vous sera dévoué...
un ami intime... votre gouverneur, par exem-
ple.

ERNEST.

Lui!

AMÉLIE.

Il se charge de tout... cela le regarde.

ERNEST.

A cette condition-là, j'accepte, je consens.

BAMBERG, avec embarras.

Moi, Madame!..

MINA.

Eh! oui, sans doute... l'idée est admirable!..

AMÉLIE.

Nous jouerons votre opéra ici, à la cour... vous me donnerez un rôle, le plus beau... et les autres à Mina et à vous-même... et bien mieux encore, mes nobles prétendants, le comte Magnus et le duc de Waldemar joueront pour me plaire, et sans le savoir, dans l'ouvrage d'un rival... c'est charmant... (A Ernest.) Ah! je le veux!.. hâtez-vous, seulement, combien vous faudra-t-il de temps?..

ERNEST, ayant l'air de consulter Bamberg.

Bamberg!.. combien crois-tu qu'il nous faille de temps?..

BAMBERG.

Avec votre prodigieuse facilité, je ne peux pas dire... cela dépend du sujet... on peut le chercher long-temps... (Bas à Ernest.) c'est toujours ça de gagné. (Haut.) C'est très long pour en trouver un bon!..

AMÉLIE.

J'en ai un... là dans ce livre que je parcourais tout à l'heure... dans l'histoire d'Angleterre... une ruse, un déguisement... des gens que l'on trompe... cela ira à merveille...

MINA, à part.

A la circonstance!..

AMÉLIE.

Ainsi, c'est dit, c'est convenu, mystère profond pour tout le monde!..

MINA.

A commencer par Cornélius.

AMÉLIE.

Cela va sans dire, et pour tout le monde aussi, l'ouvrage sera de M. de Bamberg.

ERNEST.

Qui se charge de tout!..

BAMBERG.

Un instant, cependant...
ERNEST, à voix basse.

Je le veux, tu m'as mis dans cet embarras... c'est à toi de m'en tirer, ou sinon...

AMÉLIE, bas à Mina montrant Ernest.

A merveille! voici déjà sa tête qui travaille... (Haut.) Prince, votre main... passons chez mon père qui attend de moi aujourd'hui, une réponse, une décision...

MINA.

Sur le choix d'un époux...
ERNEST.Et cette réponse, quand la donnerez-vous?..
AMÉLIE.

Quand je la donnerai?... le jour de la représentation de notre opéra.

ERNEST, vivement.

Ah! s'il en était ainsi! (A Bamberg.) Je le veux, entends-tu, je le veux... (Il sort avec Amélie.)

BAMBERG.

Et comment?..

MINA, imitant Ernest.

Moi aussi, je le veux! ou si non...

(Elle sort avec Amélie et Ernest.)

SCÈNE VIII.

BAMBERG, seul.

RÉCITATIF.

Pour obéir aux lois d'un prince qui commande,
Écarter ses rivaux et servir mes amours.
Où trouver une idée assez forte, assez grande,
Ou plutôt à quel Dieu, faut-il avoir recours?..

AIR.

Vous, dont je veux envahir le domaine,
O divin Rossini!

(Motif du Barbier.)

Et vous, Chérubini,

(Motif des Deux Journées.)

Vous à qui les bons airs jadis coûtaient si peu!

(Motif de la Dame Blanche.)

Méhul, Berton, Hérold, Boieldieu.

Vous tous qui maintenant régnent sur notre scène,

Vous, savant Halevy,

(Motif de l'Éclair.)

Vous aussi,

Vous, puissant Meyerbeer,

(Motif de Robert-le-Diable.)

Vous surtout gracieux, inépuisable Auber.

(Motif de Fra-Diavolo.)

Pour composer notre opéra,
Il me faudrait la verge admirable.

Et le talent incomparable

De tous ces grands hommes-là.

Est-ce l'amour ou le génie,

Qui fit ainsi chanter l'un deux,

Quand il créa cet air mélodieux?

(Motif de Gulistan.)

« Ah! que mon âme était ravie,

» Dans cet instant délicieux!

» Il me semblait, dans l'autre vie,

» Partager le bonheur des dieux. »

Puis tout-à-coup, le tambour bat,

C'est un brave joyeux qui revient du combat.

(Motif de la Dame Blanche.)

« Ah! quel plaisir d'être soldat!

» On sert, par sa vaillance,

» Et son prince et l'état.

» Et gaiement on s'élançait

» De l'amour au combat... »

» Ah! quel plaisir d'être soldat!..

Puis ses amis, puis sa maîtresse,

A son retour, chacun s'empresse,

Ah! quel beau jour!

(Motif de Jeannot et Colin.)

« Ami de notre enfance,

» Te voilà revenu! »

Mais, dites-moi, Jeanne fût-elle

A son amant, toujours fidèle?..

Eh bien! eh bien!

Vous ne répondez rien!

(Motif de la Fiancée.)

Garde à vous (bis.)

Enfans de la patrie,

Qui risquez votre vie,

Pour nous protéger tous,
Garde à vous! (TER.)
Pour prix de la constance,
Souvent pendant l'absence,
Qui prend place chez vous?
L'ennemi! — Garde à vous!

Que voulez-vous dire? Quoi! tu ne comprends pas? Non, je vous le jure. Eh bien! approche-toi, qu'on ne m'entende pas.

C'est bien; assez; j'entends,
Je comprends.

(Reprise du motif de la Dame Blanche.)

Ah! quel plaisir d'être soldat! etc.
Comme ils savaient chanter les refrains du village!

(Motif du Chaperon rouge.)

Tra la la la la,
Et puis ce chant joyeux de buveurs,
(Motif du Comte Ory.)

Tra la la la la!

Et puis ce chant de vainqueurs,
(Motif de Guillaume Tell.)

Tra la la la la!

RÉCIT.

Mais quelle idée, et quel trait de lumière!
Pour composer un chef-d'œuvre parfait,
Que par malheur je ne puis faire,
Pourquoi ne pas le prendre ici tout fait?

(Motif de Zampa.)

Bannissons toute modestie,
Maitres, au renom si vanté,
A moi vos chants, votre génie,
Et je vole avec vous, à l'immortalité!

FINAL.

(Motif des États de Blois.)

Rivaux, tressez-moi des couronnes;
Car votre maître, le voilà!
Sonnez, sonnez et clairons et trombones;
Oui, je tiens là, mon opéra!

Merci, Meyerbeer, Auber, Hérold, Ber-
ton, Nicolo, Boieldieu, Grétry, Adam, Doni-
zetti, Halevy, Rossini, Bellini.

Et Tutti Quanti,
Merci!
Oui, je tiens là,
Mon opéra!

SCÈNE IX.

FINAL.

BAMBERG, ERNEST, MINA, entrant en courant.

MINA, à Ernest.

Eh! bien, eh! bien, quelle nouvelle?

ERNEST.

Ah! pour moi! bonheur sans pareil,
Je crois enfin être aimé d'elle,
Mais je crains l'instant du révell,

(A Bamberg.)

Eh! bien, eh! bien, quelle nouvelle?..

BAMBERG.

Les arts protègent les amours,
Et vous aurez, grâce à mon zèle,

Fait un opéra dans huit jours!

ERNEST, lui sautant au cou.

O mon sauveur!

MINA.

Quoi! dans huit jours!..

BAMBERG.

Un grand opéra dans huit jours!

ERNEST.

Mais comment?

BAMBERG.

J'en réponds!..

(Montrant Amélie qui arrive.)

Engagez-vous toujours!..

SCÈNE X.

LES MÊMES, AMÉLIE, sortant de la droite.

AMÉLIE, s'approchant d'Ernest.

Eh! bien, de votre lyre empruntant le secours,
Pour composer un chef-d'œuvre semblable,
Quel temps demandez-vous?

ERNEST, hésitant.

Huit jours!

AMÉLIE, étonnée.

Un chef-d'œuvre en huit jours!

BAMBERG.

Il en est bien capable,

Ça ne lui coûte rien!

AMÉLIE.

Quel talent admirable!

BAMBERG, avec exaltation.

Les arts protègent les amours!..

ENSEMBLE.

MINA et AMÉLIE.

Quel plaisir! je vois d'avance
Notre ouvrage et son effet,
Jusque-là, Messieurs, silence!
Gardons bien notre secret!

ERNEST.

Je renais à l'espérance;
Mais quel est donc ce projet?
Jusque-là dans silence!
Attendons, amant discret!..

BAMBERG.

J'ai pour moi bonne espérance,
Je réponds de mon projet,
Mais silence et patience!
Gardez bien notre secret!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE GRAND-DUC et CORNÉLIUS,
entrant par le fond.

LE GRAND-DUC.

Ma fille, il faut enfin que ton cœur se prononce,

Tu dois à leurs amours,

Fixer un jour heureux ou fatal,

AMÉLIE, après un instant de silence.

Ma réponse,

Vous l'aurez, je le jure..

LE GRAND-DUC.

Et quand donc?..

AMÉLIE, regardant encore.

Dans huit jours!..

ENSEMBLE.

ERNEST.

Ah ! malgré mon espérance,
Je redoute son projet ;
Mais enfin, dans le silence,
Attendons, amant discret !

LE GRAND-DUC.

Je renais à l'espérance,
Tous mes vœux sont satisfaits ;
Ce serment comble d'avance
Mes désirs et mes projets !

CORNÉLIUS.

Quelle est donc son espérance ?
Quels sont ses nouveaux projets ?
Pour moi, dans sa défiance,
Aurait-elle des secrets !..

MINA et AMÉLIE.

Quel plaisir ! je vois d'avance
Notre ouvrage et son effet ;
Jusque-là, dans le silence !
Gardons bien notre secret !

BAMBERG.

Du courage et confiance,
Je répons de mon projet,
Mais silence et patience !
Gardons bien notre secret !

AMÉLIE, au Grand-Duc.

Mais pour mieux célébrer le jour où l'hyménée,
Par un choix solennel ici m'enchaînera,
Je prétends qu'une fête à la cour soit donnée...
Je veux que nous ayons un nouvel opéra...

CORNÉLIUS, vivement,

Un tel sujet déjà m'inspire !
Parlez, et je suis prêt !..

AMÉLIE.

Non, je veux, Dieu merci !
Laisser quelques instans reposer votre lyre,
C'est un autre que j'ai choisi...

CORNÉLIUS.

Un autre... ô ciel !.. un autre... et lequel ?..

AMÉLIE, montrant Bamberg.

Le voici !

CORNÉLIUS.

Quel est-il donc pour l'emporter ainsi ?..

AMÉLIE.

Un nouvel Amphyon inconnu jusque'ici...

ENSEMBLE.

CORNÉLIUS, avec colère.

O vengeance ! ô colère !
L'aspect seul d'un confrère
Est comme une vipère
Qui me fait tressaillir.
Quel affront ! quel outrage !
Ah ! je sens à ma rage,
Qu'il me faut sans partage,
Régner seul ou mourir !

LE GRAND-DUC.

Un destin plus prospère
Sourit au cœur d'un père,
La voilà moins sévère,
Elle va s'attendrir !
Oui, que l'hymen l'engage,
Et dans ce mariage,

Déjà tout me présage,
Et bonheur et plaisir !

LES AUTRES.

Voyez-vous sa colère !
L'aspect seul d'un confrère
Soudain le désespère
Et le fait tressaillir.
Redoublons de courage,
Déjà pour notre ouvrage,
Son courroux nous présage
Et bonheur et plaisir !

CORNÉLIUS, à Amélie.

Quoi ! monsieur de Bamberg est un compositeur ?..

AMÉLIE.

Artiste de mérite !..

BAMBERG, modestement.

Ou plutôt amateur !

CORNÉLIUS, à part, montrant Bamberg.

Ah ! si je l'avais su, ma main mieux inspirée.
De ce pays, jamais ne t'eût permis l'entrée !..

BAMBERG à Cornélius.

Débiter près de vous est un honneur déjà...

CORNÉLIUS, à Bamberg.

Moi, je veux que pour tous la lice soit ouverte.

BAMBERG.

C'est penser en artiste !..

CORNÉLIUS, lui tendant la main.

Oui, certe...

Je ferai de mon mieux...

(A part.)

Tomber ton opéra !

ENSEMBLE.

REPRISE GÉNÉRALE.

CORNÉLIUS, avec colère.

O vengeance ! ô colère !
L'aspect seul d'un confrère
Est comme une vipère
Qui me fait tressaillir.
Quel affront ! quel outrage !
Ah ! je sens à ma rage,
Qu'il me faut sans partage,
Régner seul ou mourir !

LE GRAND-DUC.

Un destin plus prospère
Sourit au cœur d'un père,
La voilà moins sévère,
Elle va s'attendrir !
Oui, que l'hymen l'engage,
Et dans ce mariage,
Déjà tout me présage,
Et bonheur et plaisir !

LES AUTRES.

Voyez-vous sa colère !
L'aspect seul d'un confrère
Soudain le désespère
Et le fait tressaillir.
Redoublons de courage,
Déjà pour notre ouvrage,
Son courroux nous présage
Et bonheur et plaisir !

[Le Grand-Duc sort en donnant la main à Amélie; Ernest et Mina les suivent; Bamberg et Cornélius s'éloignent chacun d'un côté opposé, en jetant des signes de menaces qu'ils changent en profonds saluts dès qu'ils se regardent.

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente l'avant-scène du théâtre de la cour, dont le rideau est baissé.

SCÈNE I.

BAMBERG, entrant par la droite; MINA, par la gauche en costume pour jouer l'opéra.

BAMBERG, à Mina.

Eh bien! notre royale troupe est-elle prête?..

MINA.

Chacun s'habille ou repasse son rôle... le décor est déjà placé... là, derrière cette toile... sur le théâtre de la cour... et il est superbe!..

BAMBERG, regardant par le trou de la toile.

Magnifique!.. admirable!.. du gothique tout pur... (A Mina.) C'est drôle, un tête-à-tête sur l'avant-scène...

MINA.

Il faut bien s'y donner rendez-vous... tout est encombré de monde sur le théâtre... les loges, les foyers... heureusement, il n'y a encore personne dans la salle... mais en vérité monsieur, c'est bien la peine d'être jolie pour vous... vous ne me regardez seulement pas... voyez, déjà en costume... mais je vous en veux... moi qui vous avais demandé de la poudre et des mouches...

BAMBERG, riant.

A une paysanne écossaise?..

MINA.

Qu'importe!.. la poudre me va si bien!..

BAMBERG.

C'est admirable la comédie de société!.. Et la princesse?..

MINA.

Ah! quelle ardeur! quel zèle!.. je crois vraiment qu'elle aime notre jeune protégé... car elle retenait sa musique si facilement...

BAMBERG.

Je crois bien!..

MINA.

Tous les morceaux étaient appris aussitôt que composés... et ce dont elle ne revenait pas, c'est que tout a été prêt en secret, comme le prince le lui avait promis... un opéra complet...

BAMBERG.

En huit jours!.. mon maître a un fameux talent, je m'en vante!..

MINA.

Et le plus admirable, c'est que tous les morceaux sont charmants!..

BAMBERG.

Ce n'est pas là ce qui m'étonne!.. quand je me mêle de quelque chose... ce qui m'inquiète c'est mon maître... toujours doux, timide, modeste... il n'aura jamais l'air d'un auteur!..

MINA.

Puisque vous êtes censé l'être!..

BAMBERG.

Aux yeux de tous... mais aux yeux de la princesse, cet admirable ouvrage est de lui... il l'oublie à chaque instant, ainsi que son rôle... car la princesse a voulu qu'il jouât un rôle...

MINA.

Un petit paysan... mon amoureux... c'est gentil!..

BAMBERG.

Eh! non... ça ne l'est pas... il ne peut pas se mettre dans la tête la musique qu'il a composée, sa propre musique... Eh! tenez... le voici... je crains quelque malheur!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, ERNEST, venant de la droite il est aussi en costume.

ERNEST, un papier de musique à la main.

Ah! mes amis, mes chers amis... quel contre-temps!..

BAMBERG.

Les costumes ne sont pas prêts?..

ERNEST.

Eh! si vraiment!.. ils sont magnifiques... je viens de voir le duc de Waldemar en baronnet Anglais, et le comte Magnus en roi d'Angleterre... ils sont écrasants de beauté... une basse taille digne du trône!..

BAMBERG.

Eh bien! alors... qu'y a-t-il donc?

MINA.

Une indisposition... un rhume?..

ERNEST.

Eh non! tout le monde se porte à merveille... excepté moi!.. imagine-toi que la princesse vient de me faire appeler dans sa loge où elle s'habillait... ah! mon ami, qu'elle était belle!..

BAMBERG.

Robe de velours... frange d'or?..

ERNEST.

Est-ce que j'ai regardé... je ne voyais qu'elle.

MINA.

Et être admis dans un pareil moment!..

BAMBERG.

Ce sont les privilèges de l'opéra.

MINA, à Ernest.

Vous êtes trop heureux!..

ERNEST.

Oui, c'est vrai!.. mais je suis désespéré... parce que avec un air si gracieux et un sourire enchanteur, elle m'a dit à voix basse: *Caro maestro*, mon cher compositeur, voilà un passage de ma cavatine qu'il faudrait changer à l'instant.

MINA.

Eh bien?..

ERNEST.

Eh bien!.. je suis resté stupéfait, et dans un état d'imbécillité qu'elle a pris pour de l'inspiration... elle attendait toujours le passage demandé... lorsque heureusement, le Grand-Duc son père est entré dans sa loge... je me suis esquivé... et voilà... (Lui montrant le papier.)

Tiens... c'est ici... à cet endroit... mets autre chose!..

BAMBERG.

Est-ce que je peux?..

ERNEST.

Cela te regarde!..

MINA.

Vous qui avez tant de talents!..

BAMBERG.

J'en ai certainement!.. et beaucoup... pour composer des airs entiers... mais pas pour les corriger.

MINA.

Et comment vous y êtes-vous pris pour avoir du talent?..

BAMBERG.

Eh parbleu!.. je l'ai pris tout fait!.. dans l'embarras où était monseigneur... dans l'obligation d'improviser un opéra, je cherchais qui je choisirais pour guide parmi tous nos grands maîtres... et alors, il m'est venu une idée... une idée admirable... c'est de prendre les leurs... j'ai pris tout ce qui m'a convenu... à droite, à gauche... j'ai composé avec toutes ces richesses, un opéra économique qui ne me coûte rien... (Faisant le geste de couper avec des ciseaux.) Rien que la main d'œuvre!..

ERNEST et MINA.

Mais c'est d'une audace!..

BAMBERG, vivement.

C'est de la modestie!.. je n'aurais pas fait mieux... je le reconnais... par exemple, je n'ai pas pu tout prendre... mon opéra n'aurait jamais fini... mais avec un peu de Boieldieu, de Weber, de Mozart et de Rossini... j'ai fait encore un petit chef-d'œuvre en un acte fort agréable... quant à l'unité... à l'ensemble et à la couleur locale, c'est la chose dont on se passe le plus aisément... Les dilettanti n'y tiennent pas.

ERNEST.

Et si on s'aperçoit de la ruse?..

BAMBERG.

Grâce à maître Cornélius qui a mis le royaume en interdit... la lumière musicale n'a pu encore y pénétrer... et si demain, après demain... dans quelques jours, on découvre que le geai s'est paré des dépouilles du paon!.. qu'il importe?... je m'accuse... je prends tout sur moi... vous, pendant ce temps, vous aurez obtenu l'aveu et la main de la princesse... et alors ce n'est plus moi, c'est vous que l'harmonie regarde...

ERNEST.

Mais ce passage qu'elle me demande!..

BAMBERG.

Vous l'auriez changé à l'instant... mais cela demanderait dans l'orchestre, dans l'instrumentation ne craignez pas les grands mots... des changemens des transpositions, impossibles au moment de commencer... promettez-lui s'il le faut, un autre air pour ce soir... elle l'aura.

ERNEST.

Mais le plus redoutable de tous... maître Cornélius ton rival, qui te déteste... qui t'abhorre.

BAMBERG.

Et qui à ma vue seule éprouve de doubles quintes de fureur et de rage.

MINA.

Nous l'avons jusqu'ici éloigné des répétitions, car la princesse a voulu qu'elles fussent secrètes.

ERNEST.

Mais il assistera à la représentation... et il a toujours assez de talent et d'érudition pour reconnaître les morceaux qu'il entendra.

BAMBERG.

Oui... si il les entend!..

MINA.

Mais il ne le pourra pas!..

ERNEST.

Comment cela?..

BAMBERG.

Il a reçu ce matin un exprès d'un oncle à lui... d'un oncle dont il est l'héritier et qui demeure à vingt-cinq lieues d'ici... cet exprès envoyé par moi, lui enjoint de partir à l'instant même, s'il veut trouver son oncle vivant... un oncle à succession!..

ERNEST.

Et il est parti... vous en êtes sûr?..

MINA.

Bien malgré lui!.. mais je l'ai vu... il m'a fait ses adieux, et est monté en voiture devant moi...

ERNEST.

A la bonne heure!.. je respire!..

BAMBERG.

Parbleu! sans cela tout était perdu.

(On entend Cornélius parler à gauche dans la coulisse.)

MINA et ERNEST.

O ciel!..

BAMBERG.

C'est fait de nous!.. le voici...

ERNEST.

Que faire à présent?..

BAMBERG.

Comment nous en débarrasser!..

MINA.

Je m'en charge... laissez-moi seule avec lui!..

BAMBERG.

Comment, seule avec lui!..

MINA.

Je le veux, Monsieur... je le veux!..

BAMBERG.

Maudits musiciens!.. avec eux on ne sait sur quoi compter... on espérait une fugue et voilà une rentrée!..

(Il sort avec Ernest par la droite.)

SCÈNE III.

MINA, CORNÉLIUS, entrant par la gauche.

CORNÉLIUS, à part, en entrant.

Il y a quelque chose!..

MINNA, allant à Cornélius.

Quoi! c'est vous?.. déjà de retour?.. vous avez donc été en chemin de fer?..

CORNÉLIUS.

Non... à la première poste, j'ai rencontré, devinez qui?.. mon oncle lui-même... maître Tulipatzer assis devant une tranche de jambon et une bouteille de vin du Rhin... je me suis dit: un singulier régime pour un malade!..

MINA.

C'était peut-être un autre ?

CORNÉLIUS.

C'était lui... c'était trop lui... et en parfaite santé... il m'a sauté au col... on lui avait appris les fêtes qui ont lieu dans cette résidence... il venait pour y assister... espérant par ma protection une place que je viens de lui faire obtenir au troisième amphithéâtre... mais il n'en est pas moins vrai, que cet exprès, cet homme à cheval envoyé ce matin par lui...

MINA, à demi-voix.

Vous m'en croirez si vous voulez... mais il y a quelque chose !

CORNÉLIUS.

C'est ce que je me disais en entrant !..

MINA.

J'ai surpris quelques mots d'un complot tramé contre vous, pour vous enlever votre place et ma main...

CORNÉLIUS.

O ciel !..

MINA.

Complot qu'il faut déjouer à l'instant...

CORNÉLIUS.

Pour cela il faut le connaître !..

MINA.

Je vais entrer en scène... et une fois la pièce commencée, je ne pourrai plus vous parler !..

CORNÉLIUS.

Comment faire, alors ?..

MINA.

Pendant l'ouverture qui dure un quart-d'heure, montez à ma loge et attendez-moi... je vous rejoins...

CORNÉLIUS.

J'y vais... et je redescends pour ruiner mon rival !..

(Il sort par la gauche, Mina va pour le suivre.)

SCÈNE IV.

BAMBERG, MINA.

BAMBERG, la prenant par la main.

Arrêtez, Mina... que disiez-vous à maître Cornélius ?.. vous lui avez parlé bas !..

MINA.

Croyez-vous ?..

BAMBERG.

Je l'ai vu !..

MINA.

Et vous êtes jaloux !..

BAMBERG.

Non... mais je voudrais savoir ce qu'il vous demandait !..

MINA, froidement.

Un rendez-vous !..

BAMBERG.

Et vous l'avouez tranquillement ?..

MINA.

Un tête-à-tête dans ma loge...

BAMBERG.

La loge où vous changez de costume ?..

MINA.

Un boudoir délicieux... Il s'y rend dans ce moment, il monte l'escalier, il ouvre la porte... il entre... mais tout à coup je me glisse derrière lui... je donne un tour de clé... et je le tiens prisonnier pendant toute la représentation...

BAMBERG

Est-il possible ?..

MINA.

Quitte à lui rendre sa liberté au chœur final... Comprenez-vous, maintenant ?..

BAMBERG.

Ah ! je comprends que vous êtes un ange... et grâce à vous nous sommes sauvés !.. (Regardant dans la salle.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois là... on ouvre la loge du Grand-Duc... le public va entrer dans la salle... et l'ouverture va commencer... vous l'entendrez... elle plaira à Monseigneur... un air de chasse admirable... une chasse tout entière...

MINA.

Que vous avez composée ?..

BAMBERG.

Oui... avec Méhul !.. (Prenant la main de Mina et la posant sur son cœur.) Mettez votre main là... hein ! comme le cœur me bat...

MINA.

Comme à un père véritable ?..

BAMBERG.

Parole d'honneur ! on finit souvent par se persuader !..

(On entend frapper les trois coups.)

BAMBERG.

On frappe les trois coups !.. à mon poste !..

MINA.

Moi au mien !..

BAMBERG et MINA, ensemble.

Et à la grace d'Appollon !..

(Ils sortent chacun de leur côté; le théâtre reste vide et l'orchestre exécute l'ouverture du

HENRI DE MÉHUL.)

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD, roi d'Angleterre.....
 GEORGES, comte de Worcester, son ami et son confident.....
 LE DUC DE NORFOLK, père d'Éthel.....
 ÉTHEL, fille du duc de Norfolk.....
 WILLIAMS, jeune paysan.....
 LUCY, jeune paysanne.....

ACTEURS.

LE COMTE MAGNUS.
 LE DUC DE WALDEMAR.
 LE GRAND-ÉCUYER.
 LA PRINCESSE AMÉLIE.
 LE PRINCE ERNEST.
 MINA.

SEIGNEURS DE LA COUR D'ANGLETERRE; VASSAUX DU DUC DE NORFOLK; PAYSANS ET PAYSANNES.

Le théâtre représente une salle très riche du palais du duc de Norfolk. Portes au fond, avec vitraux gothiques, donnant sur des jardins. Portes latérales.

SCÈNE I.

GEORGES, LUCY, JEUNES FILLES entourant le Comte et lui offrant des fleurs.

LUCY.

(Weber. — Robin des bois.)

PREMIER COUPLET.

En ce beau jour,
 Lorsque l'amour,
 Monseigneur, vous engage,
 Que le destin
 D'un doux hymen
 N'ait jamais de nuage,

CHŒUR.

Nous venons vous offrir nos vœux,
 Que Dieu les exauce en ces lieux,
 Pour votre mariage.

LUCY.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans ce canton,
 L'hymen, dit-on,
 De celui que l'on aime
 Porte bonheur...
 Et plus d'un cœur
 En espère un de même.

CHŒUR.

Puissions-nous trouver en ces lieux,
 Monseigneur, selon nos vœux
 Un mari qui nous aime.

(Lucy entre dans l'appartement d'Éthel, avec les jeunes filles.)

SCÈNE II.

GEORGES, seul.

RÉCITATIF.

Elle est là, près de moi, celle à qui, pour la vie,
 Dans un instant je vais m'unir.
 Ah! pourquoi ce bonheur qui comble mon désir
 Est-il donc obtenu par une perfidie.

(Avec mystère.)

En y songeant, malgré moi, je frémis.
 D'Édouard, de mon roi, trompant la confiance,
 Moi, qu'il avait choisi parmi tous ses amis,
 Pour venir en ces lieux, de sa noble alliance,
 Savoir si la Comtesse était digne en ce jour.

En la voyant, j'écoutai mon amour,
 J'oubliai mon devoir... j'oubliai la prudence...
 J'oubliai d'un sujet la digne et sainte loi.

Et cette main, cette main noble et chère,
 Que je devais demander pour mon roi,
 Cachant mon secret à son père,
 J'osai la demander pour moi!

SCÈNE III.

GEORGES, LE DUC DE NORFOLK, ÉTHEL, en habit de mariée, LUCY, JEUNES FILLES, PAYSANS et PAYSANNES.

CHŒUR.

(Boïeldieu. — Les Deux Nuits.)

Vous que l'hymen appelle
 A des nœuds solennels;
 A l'antique chapelle
 Venez d'un cœur fidèle
 Jurer flamme éternelle
 Aux pieds des saints autels.

LE DUC, à Georges, lui présentant Éthel.

Comte de Worcester, en vous donnant la main
 De mon Éthel, de ma fille chérie,
 J'assure pour jamais le bonheur de sa vie,
 Et j'obtiens un ami par cet heureux hymen.

GEORGES, avec émotion, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! que dois-je faire!..
 Les tromper, les trahir... ou la perdre à jamais.
 Ah! du bonheur, quand je suis aussi près,
 Dois-je hésiter encore?..

(Haut.)

Aux vœux de votre père,

Consentez-vous, Éthel?..

ÉTHEL, avec tendresse, à Georges.

Vous connaissez mes vœux,
 Mon cœur peut-il trembler au moment d'être heureux!

CHŒUR, reprise.

Vous que l'hymen appelle
 A des nœuds, etc.

(Georges donne la main à Éthel; le Duc les suit; les Paysans les accompagnent; les cloches sonnent; ils sortent tous. Au moment où Lucy va s'éloigner, Williams entre et la retient.)

SCÈNE IV.

WILLIAMS, LUCY.

DUETTO.

(Don Juan de Mozart.)

WILLIAMS.

Un seul instant, ma belle,

Ah ! reste auprès de moi...
Laisse un amant fidèle
Te parler de sa foi.

LUCY.

Là-bas, à la chapelle,
Ah ! monsieur, laissez-moi
Voir comment une belle
Engage son cœur et sa foi !

WILLIAMS.

Je te dirais, ma chère...

LUCY.

Non, je crains vos tendres discours...

WILLIAMS.

Combien tu sais me plaire.

LUCY.

Vous me le dites tous les jours !

WILLIAMS.

Écoute-moi, mes doux amours !

LUCY.

Ne parlons plus de nos amours !

WILLIAMS.

Viens donc à la chapelle...

LUCY.

Avec vous... et comment?..

WILLIAMS.

Mais pour prendre modeste
Sur cet hymen charmant.

LUCY.

D'un doux hymenée
La chaîne fortunée
Viendra combler mes vœux.

WILLIAMS.

D'un doux hymenée
La chaîne fortunée
Viendra nous rendre heureux !

(Lui offrant son bras.)

Viens, ma Lucy !

LUCY, lui donnant le bras.

Viens, mon mari !

TOUS DEUX.

Ah ! quel mari gentil !

(Ils sortent bras dessus, bras dessous, par le côté.)

SCÈNE V.

On entend une fanfare de cor, et LE ROI ÉDOUARD
parait, suivi de QUELQUES SEIGNEURS, qui sortent
sur un signe qu'il leur fait un moment après leur
entrée.

LE ROI, seul.

RÉCITATIF.

(Boieldieu.)

Enfin, je vais connaître par moi-même
Si je dois garder de l'espoir...
Celle à qui j'ai voulu donner le rang suprême,
Dans un instant, je vais la voir !

CANTABLE.

Au sein de ce lieu solitaire,
Des rois, oubliant la grandeur,
Loin de la cour, mon cœur espère
Trouver ici beauté, candeur !

(Ricci.—Romeo à Giuletta.)

Jamais mon âme,
A noble dame,
De douce flamme
N'offrit l'ardeur.
Le bruit des armes
Et ses alarmes
Ont seuls des charmes
Pour mon cœur !
Destin prospère,
Seul sur la terre,
En toi j'espère
Dans ce beau jour.
Fleur solitaire,
Dans le mystère,
De l'Angleterre
Attend l'amour !

Jamais mon âme,
A noble dame,
De tendre, etc.

SCÈNE VI.

LE ROI, WILLIAMS.

WILLIAMS, entrant très gaiement.

(Grisar.)

Ah ! le beau jour ! ah ! quel délire !
Pour les époux, Dieu ! quel bonheur !

LE ROI, à part.

Des époux... que dit-il?..

WILLIAMS, apercevant le Roi.

Ah ! pardon, monseigneur...

Que cherchez-vous ici?..

LE ROI.

Réponds... quelle est la fête

Que l'on célèbre en cet instant?..

WILLIAMS.

Un mariage...

LE ROI.

Qui s'apprête ?

WILLIAMS.

Qui s'apprête?.. non pas, vraiment !
Il est fait... notre demoiselle
Est comtesse de Worcester !

LE ROI, à part.

O ciel ! quelle injure mortelle !

WILLIAMS, surpris.

D'où vient donc ce courroux si fier?..

Et qui donc êtes-vous?..

LE ROI.

Qui je suis?.. ah ! peut-être

On le saura trop tôt ici...

(A part.)

Quoi ! Georges ne serait qu'un traître
Et pour son prince un ennemi !..

ENSEMBLE.

WILLIAMS. LE ROI.
Malgré moi je tremble, Le traître, qu'il tremble !
Son regard me semble Le sort nous rassemble,
Rempli de fureur ! Et pour son malheur.

LE ROI, à part.

Modérons-nous !

(A Williams.)

Écoute, et du silence.

(Il tire des tablettes et écrit vivement.)

A Worcester, remets ces mots.

(Il lui remet les tablettes.)

WILLIAMS.

C'est bon,

J'obéirai !

LE ROI.

Pendant ma courte absence,
Qu'il les lise... et bientôt, de son indigne offense,
Je reviendrai lui demander raison.

ENSEMBLE.

WILLIAMS.

LE ROI.

Malgré moi, je tremble, Le traître, qu'il tremble !
Son regard me semble Le sort nous rassemble,
Rempli de fureur ! Et pour son malheur.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

WILLIAMS, LE DUC DE NORFOLK, GEORGES,
ÉTHEL, LUCY, LES PAYSANS et LES JEUNES FILLES,
sortant de la chapelle.

GEORGES, à Ethel. avec amour.

Venez, venez, belle comtesse !

ÉTHEL.

Pour moi quelle douce ivresse !

CHOEUR, aux époux.

Ah ! pour vous, pour vous, quel beau jour
De bonheur, d'hymen et d'amour !

WILLIAMS, s'approchant de Georges.

Pardon, Monseigneur, un message
Que vient d'apporter en ces lieux
Un étranger du plus sombre visage.

GEORGES, gaîment.

Eh quoi ! dans ce moment heureux,
Dans ce jour d'amour, de tendresse,
Qui pourrait troubler notre ivresse ?

CHOEUR.

Qui pourrait troubler leur bonheur ?..

WILLIAMS, lui remettant les tablettes.

Lisez ! lisez !

GEORGES, lisant.

O ciel ! pour moi quelle terreur !
Le sceau du roi... cet écrit de lui-même...
Je reconnais sa main !

CHOEUR.

Grand Dieu ! quel trouble extrême !
Et d'où vient sa sombre frayeur ?

GEORGES.

Je suis perdu !

CHOEUR.

Parlez !

GEORGES.

Je suis perdu ! c'en est fait de ma vie !

CHOEUR.

Parlez ! parlez !

GEORGES.

Édouard en ces lieux !

CHOEUR.

Le Roi !

GEORGES.

Je suis perdu ! ma perfidie
Doit recevoir son prix... Il sait tout !

LE DUC, ÉTHEL, CHOEUR.

Ah ! parlez !

GEORGES, avec désespoir.

Éthel, pardonnez-moi... vous tous, ici, tremblez !
CHOEUR.

Expliquez-vous !

GEORGES, au Duc.

De la part de mon maître,
Je venais demander la main
De votre fille.

LE DUC et LE CHOEUR.

O ciel !

GEORGES, au Duc.

L'amour m'a rendu traître
A mon prince, à l'honneur... jusqu'à vous-même,
enfin !

LE DUC.

Malheureux !

GEORGES.

Du Roi, de sa fureur mortelle,
Seul je saurai braver les coups !
Mais dans ma perte, ô douleur éternelle,
Je vous entraîne tous !

(A Ethel.)

ROMANCE.

(Boieldieu.—Charles de France.)

Pardonnez-moi, pardonnez-moi, Madame,
En vous privant de l'amour de mon roi,
Mon cœur comptait sur son ardente flamme,
Pardonnez-moi !

Éthel, pardonnez-moi !

Pardonnez-moi !

Le ciel, d'une couronne,
Devait orner votre front, je le voi,
C'est le malheur que mon amour vous donne,
Pardonnez-moi !

Éthel, pardonnez-moi !..

CHOEUR.

Pardonnez-lui !

Éthel, pardonnez-lui,

(Sur la reprise du chœur, Éthel tend la main à Georges, et sort suivie de tout le monde excepté Georges.)

SCÈNE VIII.

GEORGES ; puis LE ROI.

GEORGES, seul.

Le Roi, dans cet écrit, m'ordonne de l'attendre ;
Ah ! que répondre à sa fureur !
Je frémis de le voir, je frémis de l'entendre,
Pour la première fois, la peur trouble mon cœur !
Le voici !

(Le Roi entre, Georges se jette à ses pieds.)

DUO.

(Mercadante. — Élixa et Claudio.)

O mon maître, ô mon prince, pardon !

LE ROI.

Non, non, point de pardon
Pour une trahison !

GEORGES.

Grace !

LE ROI.

Point de pardon
Pour une trahison !

A ton prince, à ton maître infidèle,

Tu fis une injure mortelle !
 Oui, mon courroux doit te punir !
 Celui qui vint me trahir...
 Point de pitié... je dois punir !

GEORGES.

De l'amour, la douce flamme
 Vint hélas, troubler mon âme !

LE ROI.

Tout par toi fut oublié,
 Et l'honneur et l'amitié.

GEORGES.

O mon prince, ayez pitié
 De l'amour, de l'amitié,
 Punissez-moi !

LE ROI.

Traître à l'honneur !

GEORGES.

Écoutez-moi !

LE ROI.

Crains ma fureur !

GEORGES.

Punissez-moi !

LE ROI.

Ami trompeur,
 Il faut, il faut que je sévise,
 Sujet rebelle, oui, ton supplice
 Me vengera de mon malheur !

ENSEMBLE.

GEORGES.

Non, je ne crains pas le supplice,
 Mais je perds ici
 Mon ami !

LE ROI.

Ah ! pour mon cœur, affreux supplice !
 Être trahi

Par son ami !

GEORGES.

Pour celle que j'adore,
 O mon roi, je t'implore,
 Garde-moi tous les coups
 De ton juste courroux.

LE ROI.

Ah ! quand sa voix m'implore
 Pour celle qu'il adore,
 Il excite les coups
 De mon juste courroux !

GEORGES.

Ah ! pardonnez-moi cette injure !

LE ROI.

Non, non, je romprai cet hymen !

GEORGES.

La mort plutôt, je vous conjure !

LE ROI.

Ce serait un trop doux destin !

GEORGES.

Eh bien ! d'un cœur fidèle,
 Vous ferez un rebelle,
 Désormais, je ne voi
 Qu'un tyran dans mon roi !

LE ROI, avec colère.

Sujet traître ! rebelle !
 Ami lâche, infidèle !
 Désormais, tu ne voi
 Qu'un vengeur dans ton roi !

Écoute-moi, pourtant... avant que ma colère
 Ne frappe un coupable en ces lieux,
 Si la femme qui t'est chère,
 N'était pas digne de mes feux...

GEORGES.

Eh bien?..

LE ROI.

Je te pardonnerais, peut-être.

GEORGES, à part.

Ah ! je dois perdre cet espoir !

LE ROI.

A l'instant, je veux la connaître !

GEORGES, à part.

Il l'aimera, dès qu'il pourra la voir !

LE ROI.

On vient !

GEORGES.

Ah ! je cours !

LE ROI, le retenant.

Arrête ! et du silence !

GEORGES.

C'est elle !

LE ROI.

A ce prix seul, j'abjure ma vengeance ;
 Tais-toi !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉTHEL, sous les habits villageois de
 Lucy, LUCY, sous les habits de la Comtesse, et
 conduite par le duc de Norfolk.

QUATUOR.

(Rossini.— Bianca et Faliero.)

GEORGES, apercevant Éthel sous les habits de Lucy.

O ciel ! quel changement !

ÉTHEL, bas à Georges.

Je vous sauve !

LUCY, à part.

Que j'ai peur !

LE ROI, regardant Lucy qui lui fait de grandes révérences ; à part.

Observons !

GEORGES, à Éthel, à demi-voix.

Chère Éthel !

LE DUC, saluant le Roi.

Ah ! Sire, quel bonheur !

ÉTHEL, bas à Georges.

Dans mon amour, j'ai trouvé du courage,

Mais je meurs de frayeur,

Et crains que mon visage,

Ne dise ici le trouble de mon cœur.

LE ROI, saluant Lucy.

Honneur à vous, belle comtesse !

LUCY, faisant gauchement la révérence.

Ah ! Monseigneur, que de bonté !

LE ROI.

On n'a pas plus de gentillesse.

LUCY, naïvement.

Au service de Votre Majesté !

LE ROI, à part.

Ah ! sans regret, je le confesse,

Ici, je perds cette beauté !

Pour une reine, la comtesse,

Serait trop gauche, en vérité !

(A Georges.)

De ton maître.

Ami, voici la main !

GEORGES, à part.

Je sens renaitre

Le bonheur en mon sein !

LUCY, à part.

Leur adresse

A réussi !

ÉTHEL, à part.

Ah ! pour mon cœur quelle tristesse,

Et combien je tremble pour lui !

Mon Dieu ! protégez-nous, ici !

ENSEMBLE.

LUCY.

Grace au ciel, d'un sort contraire,

J'éviterai la rigueur,

Et vais bientôt, je l'espère,

Quitter un rang éphémère,

Pour l'amour et le bonheur !

ÉTHEL.

En ce jour, destin sévère,

Combien je crains ta rigueur,

Sans pitié dans ta colère,

Tu compromets mon bonheur.

LE ROI, examinant Éthel, à part.

Quelle est donc cette étrangère

Au regard plein de douceur ?

Sous ses habits de bergère,

Que de grace et de candeur !

GEORGES.

Chère Éthel, d'un sort sévère,

Tu m'évites la rigueur ;

Et du prince, la colère

Épargnera mon bonheur.

(Le Roi qui n'a cessé d'examiner la Comtesse déguisée, la retient au moment où elle veut s'éloigner, et, sur un geste impératif, force Georges très ému à sortir en donnant la main à la fausse comtesse.)

SCÈNE X.

LE ROI, ÉTHEL, tremblante.

LE ROI, à Éthel.

Que craignez-vous, ma chère enfant ?

D'honneur, on n'est pas plus jolie !

ÉTHEL, à part.

Mon Dieu ! me serais-je trahie !

LE ROI, avec galanterie.

Ce n'est pas de l'effroi, vraiment,

Que je veux vous causer, ici, ma belle, en ce moment !

DUO.

(Donizetti. — Torquato Tasso.)

En admirant de si doux charmes.

Mon cœur, ici, vous rend les armes,

Près de moi, pourquoi tant d'alarmes ?

Qui peut donc vous troubler ?..

C'est moi seul qui doit trembler !

Grandeur, puissance et majesté

Sont aux genoux de la beauté !

ÉTHEL.

Simple bergère

Ne saurait plaire

A votre âme noble et fière...

La grandeur

De mon cœur

Ne pourrait faire le bonheur !

LE ROI.

Simple bergère

Saurait me plaire

Mieux qu'une dame noble et fière...

Sa candeur,

De mon cœur

Pourrait faire ici le bonheur !

ENSEMBLE.

LE ROI.

D'où vient l'ardeur qui m'agite ?..

Mon cœur, ici, bat plus vite,

Et quand son regard m'évite

Le mien lui parle d'amour !

ÉTHEL.

D'où vient l'effroi qui m'agite !

Mon cœur, ici, bat plus vite,

Et quand mon regard l'évite

Le sien me parle d'amour !

LE ROI.

Écoute !

ÉTHEL, avec effroi.

O ciel !

LE ROI, avec passion.

Non ; jamais jusqu'à toi

Je ne vis tant d'attraits !

ÉTHEL, avec terreur.

O mon Dieu ! rien n'égale

Mon trouble et mon effroi !

LE ROI.

Et je t'offre en ce jour ma tendresse royale

Si ton cœur veut m'aimer !

ÉTHEL, fuyant.

Laissez-moi !

LE ROI.

Tu me fuis ?..

ÉTHEL.

Laissez-moi !

LE ROI.

Tu me fuis... moi, ton roi !..

Que faut-il pour vous plaire ?..

Eh quoi ! l'amour sincère

Du roi de l'Angleterre

Ne peut toucher ce cœur !

Et quand je mets à vos genoux

L'éclat du diadème

Le Roi n'attend qu'un mot de vous :

Ce mot si doux... je t'aime !..

ÉTHEL.

Ah ! Sire, calmez ma frayeur...

Non, non... l'amour sincère

Du roi de l'Angleterre

Ne peut plaire à mon cœur !

Et dussé-je à votre courroux

M'offrir ici moi-même...

(Avec énergie.)

Je vous le dis... ce n'est pas vous,

Ce n'est pas vous que j'aime !

LE ROI.

Un mot encor !

ÉTHEL.

Je meurs d'effroi !

LE ROI.

Quoi ! tu me fuis... moi, ton roi !..

REPRISE DE LA CABALETTA.

LE ROI.

Que faut-il pour vous plaire ?..
Eh quoi ! l'amour, etc.

ÉTHEL.

Ah ! Sire, calmez ma frayeur...
Non, non... l'amour, etc.

(Sur la strette très animée du duo, le Roi serre Éthel dans ses bras avec transport ; la porte s'ouvre et Georges s'élançe dans l'appartement, suivi de plusieurs seigneurs. Tous les paysans paraissent au fond.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GEORGES, WILLIAMS, LUCY, LE DUC
DE NORFOLK, PAYSANS, PAYSANNES.

GEORGES, au Roi, avec force.

Arrêtez ! arrêtez !
S'agit-il de la vie !
La femme que vous insultez
C'est la mienne !

LE ROI.

O perfidie !

GEORGES.

C'est la Comtesse !

ÉTHEL, courant dans les bras de Georges.

C'est mon époux !

Du trépas, dans ses bras, je puis braver les coups !
LE ROI, furieux.

C'en est trop !

(Montrant Georges.)

Deux fois par ce traite,
Je fus trompé ! je fus trahi !
Qu'il périsse ! et sa mort peut-être,
Fera trembler les lâches comme lui !

(Aux Seigneurs.)

Qu'on l'entraîne !

(On entoure Georges, qui remet son épée.)

FINALE.

(Rossini. — Otello, deuxième acte.)

ÉTHEL, courant au Roi.

Pitié ! pitié ! plus de vengeance !
Ouvrez votre cœur à ma voix !

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

SCÈNE I.

CORNÉLIUS accourt vivement par le fond ; BAM-
BERG entre par le côté, à droite ; puis LE
GRAND-DUC, par la gauche.

CORNÉLIUS, avec force aux personnages qui sont
en scène.

Arrêtez !.. arrêtez ! (Au public.) N'applaudis-
sez pas !.. n'applaudissez pas ! (Vivement à Amé-
lie.) Ce n'est pas pour vous que je dis cela, Ma-
dame... (Montrant Magnus et Waldemar.) ni pour
ces messieurs, non plus. Au contraire, vous sur-
tout, Madame, bravo !.. bravo ! mais c'est égal,
c'est une indignité !

TOUS.

Bravo ! bravo !.. charmant ! délicieux !..

Songez que la clémence,

Ah ! Sire, est la vertu des rois !
(Tombant à ses pieds.)

Grace à celui que j'aime,
Dans ce moment suprême,
Pitié pour lui ! pitié pour moi !

ENSEMBLE.

CHOEUR GÉNÉRAL, au Roi.

Dans cet instant suprême,
Ah ! voyez son effroi,
Grace à celui qu'elle aime,
Pardonnez-lui, grand Roi !

LE ROI, à part,

Par son injure extrême,
Pas de pitié chez moi ;
Il a dans ce jour même,
Deux fois trahi son roi !

GEORGES, à part.

Dans sa fureur extrême,
Pas de pitié pour moi !
Mais loin de ce que j'aime,
La mort est sans effroi !

(Éthel s'est évanouie sur les derniers mots qu'elle prononce.)

LE ROI, à Georges.

Comte de Worcester, le Roi ne peut fléchir
Devant un tel affront à son rang, à son trône ;
Mais quand ton maître doit punir !

(Lui tendant la main.)

C'est un ami qui te pardonne.

CHOEUR GÉNÉRAL.

(God save the king.)

Que Dieu sauve le Roi !
A lui, ma foi !

Que Dieu garde à nos vœux,
Ce prince généreux,
Et qu'il vive à jamais,
Par ses bienfaits !

(Pendant ce chœur, Éthel revient peu à peu de son évanouissement ; son premier regard aperçoit le Roi ; elle recule saisie d'effroi, le Roi la prend par la main avec douceur, et lui montre Georges ; elle se jette dans ses bras. Le duc de Norfolk, Éthel et Georges, s'inclinent avec reconnaissance devant le Roi. Les paysans agitent leurs chapeaux, les gardes se groupent au fond, prêts à partir.)

CORNÉLIUS.

Eh ! non... c'est un blasphème !.. un sacri-
lège ! (Au Grand-Duc, qui entre.) Pardon, Mon-
seigneur !

LE GRAND-DUC à Cornélius.

Ah ! vous voilà... vous que j'ai fait chercher en
vain pendant toute la représentation !.. d'où
sortez-vous donc ?

CORNÉLIUS.

Je sors... un garçon de théâtre vient de m'ou-
vrir... et je descends de là-haut.

LE GRAND-DUC.

Du paradis ?

CORNÉLIUS.

Oui... du paradis... c'est-à-dire d'une loge où

je n'étais pas au paradis... là... sur le théâtre...
une loge obscure où je ne voyais rien.

MINA, à part.

Nous sommes sauvés !

CORNÉLIUS.

Mais où j'ai tout entendu !

MINA, de même.

Nous sommes perdus !

LE GRAND-DUC à Cornélius.

Vous avez entendu l'ouvrage ?..

AMÉLIE.

Et vous osez en dire du mal !.. vous le trouvez ?..

CORNÉLIUS.

Je le trouve magnifique... admirable... un vrai chef-d'œuvre... ou, pour mieux dire, une réunion de chefs-d'œuvre, dont Monseigneur ne connaît pas encore tout le prix.

LE GRAND-DUC.

Que voulez-vous dire ?

AMÉLIE.

Expliquez-vous.

CORNÉLIUS.

Vous allez tout savoir.

MINA, bas à Bamberg.

C'est fait de nous !..

BAMBERG, de même, à Mina.

Pas encore.

CORNÉLIUS.

Apprenez, Madame, et vous, Monseigneur... apprenez que cet opéra n'est pas...

BAMBERG, à haute voix.

N'est pas de moi !..

CORNÉLIUS.

C'est ce que j'allais dire.

BAMBERG.

Et je le dis !

LE GRAND-DUC.

Et de qui donc est-il ?

BAMBERG.

D'un grand seigneur... d'un prince... le prince Ernest.

TOUS.

Est-il possible !

MINA.

Il a dit vrai.

AMÉLIE.

Je le savais.

BAMBERG.

Nous le savions aussi... Oui, messieurs... quoique grand seigneur, mon maître est un artiste dont le génie...

CORNÉLIUS.

Permettez... permettez... ces morceaux - là sont de messieurs...

BAMBERG.

Laissez-moi achever !..

CORNÉLIUS.

De divers compositeurs...

BAMBERG, élevant la voix.

De mon maître... qui, pour mieux cacher son talent, a gardé un continuel incognito... C'est lui qui, depuis bien des années, et sous des noms différens, inonde l'Europe de ses ouvrages.

CORNÉLIUS, à Mina, à demi-voix.

Quoi ! tous ces messieurs que je retenais en quarantaine à la frontière ?..

MINA, de même.

C'était le prince Ernest !..

LE GRAND-DUC.

Qu'ai-je entendu ?.. un prince artiste !.. un prince musicien dans ma famille !.. Jamais je n'y consentirai... je le refuse !

ERNEST.

Ah ! s'il en est ainsi... j'abdique ma gloire musicale.

BAMBERG, voulant le faire taire.

Y pensez-vous, mon Prince ?..

MINA, de même.

Mais songez donc...

ERNEST, vivement.

Peu m'importe !.. Si, de toute manière, il faut perdre celle que j'aime... je dirai la vérité. Oui, Monseigneur... apprenez que je ne suis pas plus musicien que vous... (Se reprenant.) Non... je veux dire que Monsieur, (Montrant Cornélius.) et que jamais je n'ai été coupable du moindre opéra... de la moindre cavatine !

AMÉLIE, avec reproche, à Ernest.

Est-il possible !.. m'avoir abusée à ce point !

ERNEST.

Oui, Madame... je n'ai pas eu le courage de démentir une ruse dont Bamberg était l'auteur... J'ai mérité votre colère, j'en conviens... mais, comme tout à l'heure vous le disiez si bien vous-même au roi d'Angleterre...

REPRISE DU FINAL D'OTHELLO.

Songez que la clémence est la vertu des rois ;

Le pardon n'est-il pas le plus beau de leurs droits ?

Grace pour qui vous aime !

TOUS, excepté Amélie.

Grace pour qui vous aime !

AMÉLIE, avec abandon, à Ernest.

Comment résister plus long-temps

A de si doux et si tendres amans !..

CHOEUR GÉNÉRAL, à Amélie.

Un jour heureux

Pour votre Altesse,

Noble Princesse,

Brille à nos yeux.

Vive votre Altesse,

En ce jour heureux,

Qui comble nos vœux !

(Bamberg prend le bras de Mina, aux yeux de Cornélius désappointé ; le Grand-Duc tend la main au Comte et au Duc, à qui il semble exprimer ses regrets ; Ernest tient la main de la Princesse.)

FIN.